

TOUTE LA DIFFÉRENCE DU MONDE



I
Garlebeu courant après le train. — Ce n'est pas pour vingt piastres que je voudrais le manquer.

II
— (S'arrêtant soudainement) Ah ! bah ! En voilà de la veine ! Le premier trente sous que j'aie jamais trouvé.

des bassesses, à la plus lâche des humiliations, en mendiant la fortune de l'homme qu'il venait de malmenier si cavalièrement.

Il était environ quatre heures et demie quand le drame que nous racontons s'était dénoué à la gare de Dijon ; à huit heures, Jules était toujours à la même place, anéanti dans sa douleur et n'ayant plus conscience du temps.

Plusieurs départs avaient eu lieu et le mouvement des voyageurs allant et venant n'avait pas eu le pouvoir d'arracher à son accablement. Le surveillant de la salle d'attente, ayant remarqué cet homme qui persistait de partir, vint le rappeler à la réalité. Notre jeune homme regarda d'abord le surveillant avec un air d'hébétément qui le fit légèrement sourire, puis celui-ci lui demanda s'il venait pour un billet de circulation, (cliché de chemin de fer.)

— Oui, non, c'est-à-dire, balbutia Jules, . . . à quelle heure les trains pour Paris ? il y en a un à neuf heures puis l'express de minuit, répondit l'employé.

— Bien, merci, je prendrai ce dernier.

Le pauvre Jules ne pouvait se résoudre à quitter cette gare, où il avait vu poindre l'aurore de son bonheur, aussitôt éclipsé ; à tout instant, il lui semble qu'un messenger allait venir lui dire : votre oncle vous pardonne. Mais personne ne vint. Il resta là, l'œil ouvert, ne rompant pas d'une semelle, pas même pour aller au buffet : l'émotion tuait l'appétit. Il était physiquement et moralement annihilé.

Minuit ! Un train entra en gare avec un roulement de tonnerre et pour la dernière fois, la silhouette de l'employé se montra.

— En voiture !

Ce jour-là, et à cette heure tardive, Jules était le seul voyageur ; il fit un effort pour se lever, jeta un coup d'œil morne et triste autour de lui et se dirigea vers le premier wagon en face de lui, mais il y monta si péniblement, que l'employé dut l'aider à se hisser dans le compartiment. Le train-poste s'élança avec sa rapidité normale de quinze lieues à l'heure, on eut dit que ce monstre de fer avec son âme de feu, avait conscience de la tristesse de son voyageur de Dijon, et qu'il se faisait une joie infernale de l'entraîner vertigineusement vers Paris, vers ce beau Paris qu'il redoutait maintenant.

Jules avait, en effet, donné sa démission à la maison en annonçant orgueilleusement sa bonne fortune, et voilà qu'il allait falloir avouer son fiasco et redemander son emploi. Si encore, cet oncle implacable lui avait donné de quoi l'établir, pour sauver la situation, une vingtaine de mille francs par exemple : il aurait pu se soustraire ainsi aux quolibets des amis, mais, ô dérision, il lui avait octroyé cinq cents francs ; qu'était-ce que cela ? ce fonds serait bien vite siroté ; n'en

devait-il pas déjà plus du quart pour le déjeuner qu'il avait payé aux camarades, pensait-il avec amertume. La nuit du départ lui avait paru interminable : celle-ci lui sembla d'une brièveté désolante et pourtant il ne put dormir. Les quatre-vingts lieues qui séparent Dijon de la capitale avaient fui pour lui avec la rapidité de l'éclair, quand le train, à six heures sonnantes, fit son entrée à la gare de Lyon.

Paris ! A ce nom, Jules fit un tel soubresaut qu'un voisin qui dormait profondément, se réveilla brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a ! demanda-t-il ; est-ce que nous déraillons ?

— J'aimerais autant ça, répondit Jules.

Le voyageur le crut fou.

L'intéressant jeune homme remettait donc le pied sur le pavé de la capitale, un peu plus de vingt-quatre heures avant de l'avoir quitté. Et pendant que notre machine ronde employait ce temps à accomplir sa rotation journalière, notre héros faisait, lui aussi, une révolution complète sur lui-même. Rompu de fatigue et brisé par ses émotions, il ne sortit pas de sa chambre le premier jour. Le lendemain, il s'efforça de se composer un visage et se présenta au magasin. Etonnement général : déjà !

Il nous annonça alors que certaines clauses du testament, qu'il ne pouvait exposer sans indiscretion, lui imposaient des obligations tellement au-dessus de ses goûts et même de ses aptitudes, qu'il préférerait renoncer à l'héritage.

Nous connaissons trop l'amour de l'indépendance et de la vie facile chez maître Jules pour gôber celle-là. Nous cherchâmes à savoir et grâce à un employé qui était originaire de Dijon, nous découvrîmes la vérité. D'ailleurs, le visage de carême que Jules ne pouvait s'empêcher de laisser de paraître nous aurait suffisamment édifiés, à défaut de renseignements. Comme en somme, c'était un employé intelligent, la maison le réintégra dans ses fonctions. Mais à partir de ce jour, Jules Dalin se retira peu à peu de la dissipation et quitta ses habitudes de poseur ainsi que ses habilleries. Sans vivre précisément en anachorète, il s'efforça de réaliser des économies. Certes ! ce pauvre Jules ne se récupéra jamais de la perte de la fortune de son oncle, pas plus qu'il ne se consolera de cette perte elle-même, mais il arrivera à amasser un petit pécule qui sera l'heureux fruit de son voyage au pays des escargots.

C'est ainsi que Jules Dalin observe, (peut-être un peu inconsciemment) le conseil de son oncle.

— Souvenez-vous pour vous aider à devenir un homme, que vous avez perdu une fortune par votre faute.

Cette histoire prouve donc une fois encore la vérité de ce proverbe :

A quelque chose, malheur est bon.

C'est égal, je regrette toujours le dîner au champagne qu'on devait nous payer sur la caisse des "Lilas."

ANTIDE.

Montréal, Janvier 1892.

LES CLOCHES

(RÉVERIE)

(Pour le SAMEDI)

Avez-vous écouté par un beau soir d'été, lorsque le gai soleil a complètement disparu derrière l'horizon, lorsque les étoiles commencent à scintiller au firmament, lorsque tout repose et que le voile de la nuit s'étend lentement sur la terre endormie, lorsque les chants des oiseaux ont cessé dans une dernière mélodie d'adieu au jour qui vient de s'écouler, avez-vous écouté le son lointain des cloches ?

Vous êtes-vous laissé surprendre par la chute du jour, au milieu des champs fleuris ou des bois ombrageux, et plongé dans une douce rêverie, emporté par la pensée, dans une extase délicieuse, dans le monde mystérieux des songes et des illusions, vous êtes-vous laissé bercer par la douce harmonie des cloches annonçant l'angelus du soir ?

Tout est silencieux dans la plaine et dans les bois, pas le moindre bruit, pas le moindre cri. Enveloppé dans le charme de la nuit douce et sereine qui vous apporte ses parfums et sa fraîcheur, vous rêvez, tandis qu'au firmament, les étoiles scintillent, que tout repose sur la terre endormie et que dans le lointain, comme un hymne divin, le son des cloches arrive jusqu'à vous lent et mélodieux.

Avez-vous écouté, par un soir de décembre, lorsque la terre a recouvert son blanc manteau de neige, lorsque les arbres, dépouillés de leur feuillage se balancent tristement, secoués par la bise glacée qui siffle lugubrement, lorsque la lune éclaire de sa pâle et froide clarté les champs dénudés de tous ces ornements qui faisaient le charme de l'été, avez-vous écouté ce glas funèbre, lancé tristement dans la nuit sans parfums, avez-vous écouté ces chants lointains pareils à des sanglots ? Avez-vous entendu cette plainte lugubre planant sur la terre recouverte de son blanc linceul ? Vous sentez votre cœur se serrer, une sombre tristesse s'empare de votre âme, et vous pleurez, tandis que la lune éclaire de sa froide et pâle clarté ce tableau desolé des arbres dépouillés de leur feuillage, et que dans le lointain, triste comme un sanglot, le chant des cloches pleure le deuil d'une année.

LUCIEN ROHNOT.

Paris, Janvier 1892.

UN SUCCÈS BŒUF

Basile. — Fichtre ! D'où viens-tu ?

Alphonse. — J'arrive de Saint-Louis.

Basile. — Qu'est-ce que tu y as fait ?

Alphonse. — J'avais une galerie de photographie.

Basile. — As-tu fait quelque chose ?

Alphonse. — Je te crois ; j'avais mis cette enseigne : " Ici on prend les bébés. " Le jour suivant, il y en avait quatre de déposés sur mon peron.

QUEL MONDE INJUSTE ?



Le sergent de ville. — Qu'avez-vous ?

Le tramp. — Une congestion de poutmons.

Le sergent de ville le croyant ivre. — Suivez-moi au poste.

Le tramp. — C'est un peu raide. On m'arrête pour la première chose que j'ai prise légitimement depuis cinq ans.